

# Agressions sexuelles

Par Ludivine Ponciau

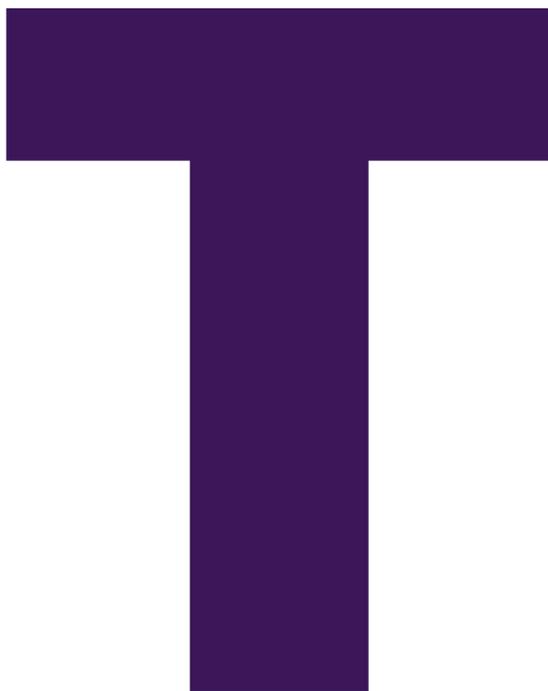
«Si les violeurs  
n'ont pas  
honte, ayons  
honte  
pour eux»

Déjà qualifié d'historique, le procès des viols de Mazan est à la fois extraordinaire par son ampleur et tristement ordinaire par les mécanismes de domination qu'il met en lumière.



**POLICE**  
NATIONALE

LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE-SAINT-DENIS  
PARIS HÔTE  
LE DÉPARTEMENT D'OUTRE-MER



Tribunal correctionnel de Bruxelles, 54<sup>e</sup> chambre. Le prévenu est suspecté d'avoir commis deux viols lors d'une soirée à son domicile. «Je ne me souviens plus s'il y a eu relation consentie ou un viol», témoigne l'une des plaignantes, évaluant que si elle était ivre à ce point, elle aurait de toute façon été incapable de consentir à la relation. Derrière cette accusation de viol, déclare la magistrat du parquet qui requiert l'acquittement au bénéfice du doute, se cache peut-être «une certaine capacité d'autoconviction, une histoire qui se réécrit avec ce qu'on leur [aux victimes] dit».

Tribunal correctionnel de Huy. Un quinquagénaire comparait pour avoir contraint son ex-épouse à se droguer et à se prostituer durant quinze longues années. Elle était encore mineure quand ils se sont rencontrés. Lui avait le double de son âge. Le sado-masochisme s'est invité dans leur relation, «c'est vite devenu libertin», s'en explique le prévenu. Lui n'aurait forcé à rien: ni les pratiques sexuelles peu ordinaires, ni les injections de drogue, ni les rencards avec des inconnus contre paiement.

Cour criminelle départementale du Vaucluse. Dominique Pelicot comparait pour avoir drogué son épouse, Gisèle, aux anxiolytiques avant de l'offrir à d'autres hommes. Les 92 viols, commis dans la chambre du couple alors que Gisèle était

inconsciente, ont tous été filmés. Sur 83 violeurs potentiels, 51 ont été démasqués, dont Dominique Pelicot lui-même. Des suspects âgés de 26 à 73 ans, qui ne sont ni des violeurs récidivistes ni des désaxés. Un pompier, un militaire, un gardien de prison, un conseiller municipal, un infirmier, un journaliste –de Mazan ou des environs–, des maris, des pères, des fils, des voisins, des collègues, des amis: un sacré panel. Des types ordinaires qui se sont soulagés sur un corps inerte pendant que le mari matait.

Trois lieux, trois affaires, quelques similitudes. Des histoires qui se répètent semaine après semaine dans les salles d'audience. Des suspects qui s'expliquent, s'excusent ou se dédouanent. Des victimes meurtries, parfois malmenées à la barre. Des versions qui divergent. Des doutes qui s'installent. Des jugements qui apaisent. Des classements qui dévastent.

A Mazan, pendant toutes ces années, Dominique Pelicot a inlassablement expliqué la marche à suivre à ceux qu'il recrutait au moyen de petites annonces intitulées «A son insu» sur le site coco.fr. Messages privés, réunions Skype, photos de sexe en érection «pour être sûr que tout marchait bien», premier casting du candidat et finalement le viol au domicile conjugal. Le «grand soir», ceux qui affirment aujourd'hui avoir pensé participer à une mise en scène orchestrée par un couple libertin devaient se plier aux règles du jeu: ne pas faire de bruit, se déshabiller dans la cuisine, ne pas porter de parfum ou se mettre un peu à l'écart du lit si Gisèle montrait des signes de réveil.

«Dans le procès de Mazan, tous les éléments propres au viol se retrouvent mélangés. Cette réalité vient nous éclater à la figure, au point qu'il est devenu impossible de se voiler la face», analyse Ivan Jablonka, professeur d'histoire contemporaine à l'université Sorbonne Paris Nord et auteur de *Laëtitia. Ou la fin des hommes* (Seuil, 2016), une réflexion sur le féminicide, et *Des hommes justes* (Seuil, 2019) sur le patriarcat et la masculinité. «Les procès pour inceste et pour viol qui se jouent quotidiennement dans les cours d'assises forment une terrible litanie des délits et des crimes sexuels. Cela donne une image pessimiste de notre société car nous pouvons mesurer l'extrême prévalence et la fréquence de ces faits.»

Comment ce rituel a-t-il pu durer dix ans sans éveiller les soupçons? Comment tant d'hommes ont pu participer à un tel cérémonial sans jamais renoncer, sans jamais (se) dénoncer? Comment Dominique Pelicot a-t-il pu poursuivre sa routine perverse alors que celle qui partageait sa vie depuis un demi-siècle



«On assiste à une sorte d'aveuglement volontaire.»

–et qui voyait en lui un mari charmant et attentionné– se plaignait de troubles, d'absences et de problèmes gynécologiques?

Pour Ivan Jablonka, s'il est si fréquent que les auteurs d'agressions sexuelles tentent de se dédouaner, c'est notamment en raison du fait qu'ils se pensent à l'abri des poursuites et ne ressentent aucune honte, contrairement à leur victime. «Il leur arrive rarement de prendre du recul. Parfois, ils n'ont même pas le sentiment d'avoir été violents. On assiste à une sorte d'aveuglement volontaire.»

### Vrais viols, vraies victimes

A Mazan, un avocat de la défense a remis en question l'intention de son client de commettre une agression sexuelle, estimant qu'«il y a viol et viol» et qu'en l'absence d'intention, ledit viol est inexistant. L'un de ses confrères a émis l'hypothèse que la victime avait des «penchants exhibitionnistes» qu'elle n'assumait pas. Une autre avocate trouvait que certaines photos donnaient l'impression que «Madame était consentante et joueuse pour aller partager un moment à trois».

Dans son ouvrage *En finir avec la culture du viol* (éd. Les petits matins, 2021), Noémie Renard, chercheuse en biologie et animatrice du blog Antisexisme.net, rappelle que les viols se rapprochant du stéréotype du «vrai viol» sont davantage signalés, jugés et condamnés. A contrario, plus le viol s'éloigne des clichés, plus la victime aura tendance à retirer sa plainte. Cette différence de traitement entre les «vrais viols» et les autres intervient à toutes les étapes du processus judiciaire. Ainsi, les viols commis par un inconnu seraient deux à trois fois plus souvent signalés que ceux commis par une personne connue. Si la victime porte des marques visibles de l'agression, la plainte aura également plus de chances d'aboutir à un procès. Enfin, l'appartenance de l'agresseur à une catégorie défavorisée de la population (chômeur, minorité ethnique, etc.) faciliterait le traitement de la plainte. Une réalité que met en lumière une étude menée par une sociologue britannique et parue en 2015 dans *The European Journal of Criminology*. «Comparé à un suspect non blanc, un suspect blanc a deux fois plus de chances de ne pas faire l'objet d'une enquête approfondie si sa victime est non blanche.»

Ce qui favorise la tolérance de la justice à l'égard des violences sexuelles, décrypte également Noémie Renard, ce sont les stéréotypes et les mythes, très tenaces, qui les entourent. Dans l'imaginaire collectif, le viol est le plus souvent commis par un homme ...



**Le procès terminé, verra-t-on moins de sexisme ordinaire, moins de maris s'appropriant le corps de leur femme?**

... inconnu de la victime, armé et appartenant à une catégorie défavorisée de la population. Le «vrai viol», toujours dans l'imaginaire collectif, implique forcément une pénétration par le pénis, s'accompagne d'une grande violence physique et a lieu la nuit dans un espace public.

Selon une enquête Ipsos, menée en collaboration avec l'association Mémoire traumatique et victimologie, 44% des français pensent effectivement que la plupart des viols sont commis par des inconnus et 55% qu'ils sont le plus souvent perpétrés dans des lieux publics.

Un «vrai viol» ne peut être commis que sur une «vraie victime». Pour être considérée comme crédible, celle-ci doit adopter un comportement parfaitement rationnel. «Elle s'est débattue de toutes ses forces lors de l'agression (alors que la plupart des victimes ne se débattent pas); elle signale le viol le plus rapidement possible à la police et en fait un compte-rendu précis; elle montre également des signes de détresse explicites (alors que le syndrome post-traumatique altère la mémoire et émousse les émotions); elle coupe immédiatement tout contact avec le violeur et, si celui-ci est son

conjoint, elle le quitte sur-le-champ (alors qu'elles peuvent être paralysées par la honte ou par un phénomène d'emprise)», aligne Noémie Renard. Encore faut-il qu'elle puisse prouver qu'elle s'est montrée irréprochable, poursuit l'autrice. Qu'elle s'est abstenue de comportements aguicheurs ou sexuellement trop explicites, qui auraient pu «provoquer» le viol. Qu'elle ne s'est pas habillée de manière trop légère, n'avait pas trop bu ou pris de drogue. Et, évidemment, qu'elle n'avait pas invité cet homme à venir chez elle.

**Tous coupables?**

Au-delà du viol en tant que figure criminelle, le procès qui se déroule dans le Vaucluse est aussi devenu celui de tous les vices qui gangrènent une société malade de son machisme et de son patriarcat.

Déjà qualifiée d'historique avant même son dénouement, de procès du «mâle» et de la «masculinité», l'affaire Dominique Pelicot et ses 50 complices présumés est commentée sur tous les plateaux, inspire moult tribunes et alimente les hashtags les plus viraux. «Oui, tous les hommes sont coupables, coupables d'être restés des indifférents ordinaires, sanctionnait la philosophe, chercheuse et professeure de science politique française Camille Froidevaux-Metterie dans *Le Monde*, le 19 septembre. En dépit de l'intense production d'outils pédagogiques (livres, podcasts...) ces dernières années, peu d'hommes font la démarche d'essayer de comprendre ce dont il est question. Ils peuvent donc affirmer ne pas avoir honte puisqu'ils restent ignorants de cette réalité historique et culturelle qu'est l'enracinement du système patriarcal. Celui-ci, poursuit l'autrice de plusieurs ouvrages sur la condition féminine, repose sur la définition immémoriale de l'existence féminine au prisme des seules fonctions sexuelle et maternelle, lequel socle fonde la domination masculine comme entreprise d'assignation des femmes à la disponibilité corporelle.»

Et alors que le hashtag NotAllMen (slogan né dans les années 2000 et déjà réapparu sur les réseaux sociaux au moment de la vague MeToo) s'offre un nouveau tour de piste, plus de 200 hommes (dont l'écrivain Gaël Faye, l'humoriste Guillaume Meurice ou le chanteur Eddy de Pretto) sortent du bois pour proposer une feuille de route pour «en finir avec la domination masculine».

«Dire "tous les hommes", c'est parler de violences systémiques perpétrées par tous les hommes, parce que tous les hommes, sans exception, bénéficient d'un système qui domine les femmes. Et puisque ...

# Les Marolles: l'authentique au goût du jour

Quartier de tradition populaire que l'on continue à habiter ou fréquenter pour son histoire et son esprit bon vivant, les Marolles accueillent chaque matin locaux et touristes sur leur Vieux Marché, place du Jeu de Balle. Que l'on y réside ou qu'on le fréquente à l'occasion, le quartier se distingue par son dynamisme, son ouverture et sa diversité. Boutiques de mode et de design, antiquaires, concept stores, cafés, restaurants, salons de tatouage ou encore friperies : il y a de tout, pour tous les goûts. Avec plus de 200 enseignes, les Marolles revendiquent leur statut de cœur populaire bruxellois, qui brasse large, accueille à bras ouverts toutes les origines sociales et nationalités et surtout propose un commerce décomplexé de belle qualité. Un incontournable bruxellois...

## JINZU

JINZU, c'est une sélection d'objets européens uniques, façonnés à la main, qui possèdent un petit supplément d'âme, du caractère, de l'authenticité et de la poésie. Chaque objet raconte une histoire, celle des hommes et des femmes qui façonnent et créent de leurs mains. Une ode inspirée à l'artisanat et aux arts manuels.

■ RUE BLAES 101, 1000 BRUXELLES

## MACHAO DESIGN

Des meubles aux histoires oubliées deviennent, avec un peu d'étoffe, de patience et d'idées des (re)créations colorées et originales. Machao, c'est un upcycling chaud, un artisanat écoconscient et des objets uniques à portée de toutes les bourses. On y achète des pièces toutes faites ou on y apporte ses propres meubles et objets à upcycler. On y participe

également à des ateliers de restauration. La circularité dans ce qu'elle a de plus noble.

■ RUE HAUTE 157, 1000 BRUXELLES

## MOMENTUM

Momentum, ce sont des meubles et des objets de décoration au goût du jour, alliant design moderne et chaleur des formes et des matériaux. Le tout, à prix abordables et dans des styles éclectiques. On s'y rend également pour les meubles sur mesure ou pour des projets de décoration clé sur porte. Un service complet pour un lieu où la décoration intérieure est reine.

■ RUE HAUTE 57, 1000 BRUXELLES

## HAUTE ANTIQUES

Dans un ancien cinéma à deux pas de la Place du Jeu de Balle, la galerie Haute Antiques regroupe 25 marchands éminents. Meubles, luminaires, tableaux, œuvres d'art et objets

de décoration : l'offre est variée, du design le plus pointu aux pièces vintage. Les pièces sont rares, emblématiques ou tout simplement délicieusement kitsch.

■ RUE HAUTE 207, 1000 BRUXELLES



## LES VIGNES DU LIBAN

À l'intérieur de ce petit établissement ou en terrasse, on déguste une cuisine libanaise et moyen-orientale traditionnelle et authentique sans se ruiner. Tout est fait maison et tout est délicieux. Le meilleur du Liban hors du Liban...

■ RUE HAUTE 152, 1000 BRUXELLES

## PINPIN

Pinpin, c'est une boulangerie pas comme les autres, qui propose des produits artisanaux faits maison et de saison. Les matières premières sont locales et respectent les producteurs. Le zéro déchet et la durabilité sont privilégiés, sans sacrifier la qualité et les saveurs. On s'y rend les yeux fermés, tant l'attrait olfactif suffit à conquérir les sens.

■ RUE BLAES 152, 1000 BRUXELLES

## MADEMOISELLE L'ANCIEN

Vous y trouverez des vêtements et accessoires pour femmes, hommes et enfants de seconde-main, nettoyés et restaurés, datant d'avant les années 1950. Et surtout, vous y découvrirez l'atelier de couture de Laura et Brendy. C'est là qu'elles réparent et restaurent certaines pièces pour la vente et retouchent les vêtements aux mesures de leurs clients. Le vintage chic à son paroxysme.

■ RUE HAUTE 127, 1000 BRUXELLES

Découvrez toutes les adresses des Marolles sur [localguide.brussels](https://localguide.brussels) :





BELGAIMAGE

**La justice est-elle trop clémente envers les agresseurs sexuels?**

«La réalité vient nous éclater à la figure. Il est devenu impossible de se voiler la face.»

... nous sommes tous le problème, nous pouvons tous faire partie de la solution», décrit le thérapeute et formateur sur les questions de sexualités et de relations Morgan N. Lucas, à l'origine de la tribune.

Que restera-t-il de tout cela une fois l'affaire jugée? Quelle sera la durée de vie de cette prise de conscience, de ces promesses de révolution? Verra-t-on moins d'affaires jugées dans les salles d'audience, moins de sexisme ordinaire en rue, sur le lieu de travail, moins de maris s'appropriant le corps de leur femme?

Plutôt que de blâmer le mâle, tous les mâles, Ivan Jablonka propose lui aussi d'encourager les hommes à se déconstruire et à révolutionner le masculin. Egalement de pratiquer une désobéissance du genre en s'éloignant des codes et en cassant la connivence masculine. «En tant qu'homme, il faut être capable de prendre la parole pour manifester son dégoût. [...] Si les violeurs n'ont pas honte, ayons honte pour eux.» La masculinité, propose l'historien, doit être réformée à travers une réflexion collective. Cette mobilisation doit être visible partout: dans les livres, les débats, les œuvres d'art, et doit s'inscrire dans une démarche de promotion de justice de genre. «Ce qui est demandé aux hommes, ce n'est pas d'être doux, sympathiques ou gentils, mais d'être justes. Cette égalité, cette non-domination, va aussi leur permettre de sortir de cette forme d'aliénation que sont l'agressivité, la culture du risque, du travail, du désinvestissement familial, du mépris de la lecture, de la culture et de la psychologie.» De renoncer à ce rôle de composition qu'on lui a assigné, mais qu'il a consenti à jouer. ●